

VIII

L'HIVER

L'hiver, cette année, a manqué aux traditions russes et s'est montré capricieux comme un hiver parisien. Tantôt le vent du pôle lui gelait le nez et lui rendait les joues couleur de cire, tantôt le vent du sud-ouest faisait fondre et dégoutter en pluie son manteau de glaçons; à la neige étincelante succédait la neige grise; à la piste criant sous le patin du traîneau comme de la poudre de marbre, une purée fangeuse pire que le macadam des boulevards; ou bien, dans une nuit, la veine capillaire d'esprit-de-vin descendait dix ou douze degrés au thermomètre de la croisée, une nouvelle nappe blanche couvrait les toits, et les drojkys disparaissaient.

Entre quinze et vingt degrés, l'hiver prend du caractère et de la poésie; il devient aussi riche en

effets que le plus splendide été. Mais jusqu'ici les peintres et les poètes lui ont fait défaut.

Nous venons d'avoir pendant quelques jours un vrai froid russe et nous allons noter quelques-uns de ses aspects, car, à cette puissance, le froid est visible, et on l'aperçoit parfaitement, sans le sentir, à travers les doubles fenêtres d'une chambre bien chaude.

Le ciel devient clair et d'un bleu qui n'a aucun rapport avec l'azur méridional, d'un bleu d'acier, d'un bleu de glace au ton rare et charmant qu'aucune palette, même celle d'Aïvasovski, n'a reproduit encore. La lumière étincelle sans chaleur, et le soleil glacé fait rougir les joues de quelques petits nuages roses. La neige diamantée scintille, prend des micas de marbre de Paros, et redouble de blancheur sous la gelée qui l'a durcie; les arbres cristallisés de givre ressemblent à d'immenses ramifications de vif-argent ou aux floraisons métalliques d'un jardin de fée.

Endossez votre pelisse, relevez-en le collet, descendez jusqu'à votre sourcil votre bonnet fourré et hêlez le premier isvochtchik qui passera : il accourra vers vous et rangera son traîneau près du trottoir. Quelque jeune qu'il soit, il aura, soyez-en sûr, la barbe toute blanche. Son haleine, con-

densée en glaçons autour de son masque violet de froid, lui fait une barbe de patriarche. Ses cheveux roidis flagellent ses pommettes comme des serpents gelés, et la peau qu'il étend sur vos genoux est semée d'un million de petites perles blanches.

Vous voilà parti; l'air vif, pénétrant, glacé, mais sain, vous fouette au visage; le cheval, échauffé par la rapidité de la course, souffle des jets de fumée comme un dragon de la fable, et de ses flancs en sueur se dégage un brouillard qui l'accompagne. En passant, vous voyez les chevaux d'autres isvochtchiks arrêtés devant leurs mangeoires; la transpiration s'est gelée sur leurs corps: ils sont tout pralinés et comme pris dans une croûte de glace semblable à de la pâte de verre. Lorsqu'ils se remettent en marche, la pellicule se brise, se détache et fond pour se reformer au premier temps d'arrêt. Ces alternatives, qui feraient crever un cheval anglais au bout d'une semaine, ne compromettent en rien la santé de ces petits chevaux, extrêmement durs aux intempéries. — Malgré les rigueurs des saisons, on n'habille que les chevaux de prix; au lieu de ces caparaçons de cuir, de ces couvertures armoriées aux angles dont on enveloppe chez nous et en Angleterre les bêtes de race,

on jette sur la croupe fumante des chevaux de sang un tapis de Perse ou de Smyrne aux éclatantes couleurs.

Les caretas qui filent montées sur patins ont leurs vitres étamées d'une opaque couche de glace, stores de vif-argent abaissés par l'hiver, empêchant d'être vu, mais aussi de voir. Si l'amour ne grelottait pas avec une température semblable, il trouverait autant de mystère dans les caretas de Saint-Pétersbourg que dans les gondoles de Venise.

On traverse la Néva en voiture; la glace, de deux ou trois pieds d'épaisseur malgré quelques dégels temporaires suffisants pour faire fondre la neige, ne bougera plus qu'au printemps, à la grande débâcle; elle est assez forte pour supporter des chariots pesants, de l'artillerie même. Des branches de pin désignent les chemins à suivre et les places qu'il faut éviter. A certains endroits la glace est coupée pour qu'on ait la facilité de puiser l'eau qui continue à couler sous ce plancher de cristal. L'eau, plus chaude que l'air extérieur, fume par ces ouvertures comme une chaudière bouillante, mais tout n'est que relatif, et il ne faudrait pas se fier à sa tiédeur.

C'est un spectacle amusant quand on passe sur le quai Anglais ou qu'on se promène à pied sur la

Néva de regarder les poissons qu'on retire des boutiques de pêcheur pour la consommation de la ville. Lorsque l'écope les ramène du fond de leurs caisses et les jette tout palpitants sur le pont du bateau, ils cabriolent deux ou trois fois en se tordant, mais bientôt ils s'arrêtent, roidis et comme emprisonnés dans un étui transparent : l'eau qui les mouillait s'est subitement gelée autour d'eux.

Par ces froids vifs, la congélation vient avec une rapidité qui surprend. Placez une bouteille de vin de Champagne entre les deux fenêtres, elle se frappera en quelques minutes mieux que dans tous les sabots. Qu'on nous permette une petite anecdote personnelle, nous n'en abusons pas. Entraîné par nos vieilles habitudes parisiennes, au moment de sortir, nous avons allumé un excellent cigare de la Havane. Sur le seuil de la porte, la défense de fumer dans les rues de Saint-Pétersbourg et la peine d'un rouble d'amende qu'en courent les délinquants nous revinrent en mémoire ; jeter un cigare exquis dont il n'a tiré que quelques bouffées est une chose grave pour un fumeur ; comme nous n'allions qu'à quelques pas, nous cachâmes le nôtre dans notre main ployée. Porter un cigare n'est pas une contravention à la loi. Quand nous le reprîmes sous la padiezda de

la maison où nous allions en visite, le bout mâchonné et un peu humide s'était changé en un morceau de glace, mais par l'autre bout le généreux puro brûlait toujours.

Cependant il n'y a pas encore eu plus de dix-sept ou dix-huit degrés de froid, et ce ne sont pas les beaux froids, les grands froids qui se déclarent ordinairement le jour de l'Épiphanie. Les Russes se plaignent de la douceur de l'hiver et disent que les climats sont détraqués. L'on n'a pas encore daigné allumer les bûchers placés sous des pavillons de tôle aux abords du grand théâtre impérial et du palais d'hiver où les cochers viennent se chauffer en attendant leurs maîtres. — Il fait trop doux ! — Mais pourtant un Parisien frileux ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine impression arctique et polaire, lorsqu'en sortant de l'opéra ou du ballet, il voit par un clair de lune d'une froideur étincelante, sur la grande place, blanche de neige, la ligne des voitures de maître avec leurs cochers poudrés de micas, leurs chevaux frangés d'argent et leurs étoiles pâles tremblotant à travers les lanternes gelées ; et c'est préoccupé de la peur de se figer en route qu'il se confie à son traîneau. Mais sa pelisse s'est imprégnée de chaleur et conserve autour de lui une atmosphère

bienfaisante. S'il demeure à la Malaia Morskaia ou à la Perspective de Nevsky, dans une direction qui l'oblige à passer près de Saint-Isaac, qu'il n'oublie pas de jeter un coup d'œil sur l'église. De pures lignes blanches accusent les grandes divisions de l'architecture, et sur la coupole à demi estompée par la nuit, il ne brille plus qu'une seule paillette scintillant au point le plus convexe, juste en face de la lune qui semble se regarder à ce miroir d'or. Ce point lumineux est d'un éclat si intense qu'on le prendrait pour une lampe allumée. Tout le brillant du dôme éteint se concentre à cette place. C'est un effet vraiment magique. Rien n'est beau d'ailleurs comme ce grand temple d'or, de bronze et de granit, posé sur un tapis d'hermine sans mouchetures, aux rayons bleus d'une lune d'hiver!

Est-ce que l'on est en train de construire, comme dans le fameux hiver de 1740, un palais de glace, que de longues files de traîneaux transportent d'énormes blocs d'eau figée en pierre de taille, d'une transparence de diamant, propres à former les murailles diaphanes d'un temple au mystérieux génie du pôle? Nullement; ce sont les approvisionnements des glaciers; la provision de l'été a fait couper dans la Néva, au moment le plus

favorable, ces immenses dalles de verre, à reflets de saphir, dont chaque voiture ne charrie qu'une seule. Les conducteurs s'assoient sur ces blocs ou s'y accourent comme sur des coussins, et quand la file, empêchée par quelque embarras, s'arrête, les chevaux mordillent, avec une gourmandise toute septentrionale, le glaçon placé devant eux.

Malgré tous ces frimas, si l'on vous propose une partie aux îles, acceptez-la sans craindre de perdre votre nez ou vos oreilles. — Si vous avez la faiblesse de tenir à ces cartilages, la fourrure n'est-elle pas là qui répond de tout?

La troïka ou le grand traîneau à cinq places et à trois chevaux est là devant la porte. Hâtez-vous de descendre. Les pieds dans une chancelière de peau d'ours, enveloppée jusqu'au menton de la pelisse de satin doublée de martre zibeline, pressant sur son sein le manchon ouaté, le voile rabattu et déjà diamanté de mille points brillants, l'on n'attend plus que vous pour partir et boucler le tapis de fourrure aux quatre tolets du traîneau. Vous n'aurez pas froid : deux beaux yeux échauffent la température la plus glaciale.

En été les îles sont le bois de Boulogne, l'Auteuil, la Folie-Saint-James de Pétersbourg; en hiver, elles méritent beaucoup moins le nom d'îles.

La gelée solidifie les canaux que la neige recouvre et rattache les îles à la terre ferme. Dans les mois froids, il n'y a plus qu'un seul élément, la glace.

Vous avez franchi la Néva et dépassé les dernières *perspectives* de Vassili-Ostrof. Le caractère des constructions change; les maisons, moins hautes d'étages, s'espacent séparées par des jardins aux clôtures de planches posées transversalement comme en Hollande; partout le bois se substitue à la pierre ou plutôt à la brique; les rues se changent en routes, et vous cheminez le long d'une nappe de neige immaculée et d'un niveau parfait; c'est un canal. Au bord de la route, les petits poteaux-bornes destinés à empêcher les voitures de perdre leur direction au milieu de cette blancheur universelle, ont l'air, à distance, de kobolds ou de gnomes coiffés de hauts bonnets de feutre blanc et vêtus d'une étroite simarre brune. Quelques ponceaux dont les poutres se dessinent vaguement sous la neige amoncelée par le vent, indiquent seuls qu'on traverse des cours d'eau complètement gelés et recouverts. Bientôt se présente un grand bois de sapins au bord duquel s'élèvent quelques *tratkirs* (restaurateurs) et maisons de thé, car l'on va aux îles faire des parties fines, et souvent de nuit, par

des températures à faire se pelotonner le mercure dans sa boule au bas des thermomètres.

Rien n'est beau entre leurs noirs rideaux de sapins comme ces immenses allées blanches où la piste des traîneaux, à peine perceptible, semble un trait de diamant sur une glace dépolie. Le vent a secoué des branches la neige tombée depuis plusieurs jours, et il n'en reste çà et là que quelques touches brillantes sur la sombre verdure comme les rehauts posés par un peintre habile. Le tronc des sapins s'allonge en fût de colonne et justifie le titre de cathédrale de la nature donné aux forêts par les romantiques.

Par une neige d'un ou deux pieds le piéton est un être impossible, et il n'y avait guère, dans la longue avenue, que trois ou quatre moujiks mâles ou femelles empaquetés de leurs touloupes et enfonçant leurs bottes de cuir ou de feutre dans l'épaisse poussière blanche. Un nombre à peu près égal de chiens noirs ou paraissant tels par le contraste des tons, couraient en traçant des cercles comme le barbet de Faust, ou s'abordaient avec les signes de la franc-maçonnerie canine, les mêmes par tout l'univers. Nous notons ce détail, puéril sans doute, mais qui démontre la rareté des chiens à Saint-Pétersbourg, puisqu'on les remarque.

Cet endroit des îles s'appelle Krestovsky et il contient un charmant village de chalets ou petites maisons de campagne, habité pendant la belle saison par une colonie de familles généralement allemandes. Les Russes excellent dans les constructions en bois et découpent le sapin avec au moins autant d'habileté que les Tyroliens ou les Suisses. Ils en font des broderies, des dentelles, des crosses, des fleurons, toutes sortes d'ornements exécutés d'inspiration à la hache ou à la scie. Les maisonnettes de Krestovsky, travaillées dans ce style helvético-moscovite, doivent être de délicieuses habitations d'été. Un grand balcon, ou plutôt une terrasse inférieure formant comme une chambre ouverte, occupe sur la façade tout le premier étage. C'est là qu'on se tient dans les jours sans fin de juin et de juillet, au milieu des fleurs et des arbustes. On y apporte les pianos, les tables, les canapés, pour se donner la douceur de vivre en plein air après huit mois de reclusion en serre chaude. Aux premiers beaux jours, après la débacle de la Néva, le déménagement est général. De longues caravanes de chariots transportant des meubles s'acheminent de Saint-Petersbourg dans les villas des îles. Dès que les jours raccourcissent et que les soirées deviennent froides,

on retourne à la ville, et les cottages se ferment jusqu'à l'année suivante, mais n'en restent pas moins pittoresques sous la neige qui change leurs dentelles de bois en filigranes d'argent.

Si vous continuez votre route, vous vous trouvez bientôt dans une grande clairière, où s'élèvent ce qu'on appelle en France des montagnes russes, et en Russie des montagnes de glace. Les montagnes russes ont fait fureur à Paris au commencement de la Restauration. Il y en avait à Belleville et dans d'autres jardins publics; mais la différence du climat avait nécessité des différences de construction : des chariots à roues glissaient sur des rainures à forte pente, et remontaient jusqu'à une esplanade plus basse que le point de départ, poussés par la violence de l'impulsion. Les accidents n'étaient pas rares, car parfois les chars déraillaient; c'est ce qui fit abandonner ce divertissement dangereux. Les montagnes de glace de Saint-Petersbourg se composent d'un léger pavillon terminé en plate-forme. On y monte par des escaliers de bois. La descente est faite de planches côtoyées d'un rebord, soutenues de poteaux, se creusant en courbe rapide d'abord, adoucie ensuite, sur lesquelles on verse, à plusieurs reprises, de l'eau qui se gèle et produit une glissoire

polie comme une glace. Le pavillon correspondant à une piste séparée, ce qui empêche toute rencontre dangereuse. L'on descend trois ou quatre personnes ensemble sur un traîneau que guide un patineur qui le tient par derrière, ou bien on se fait précipiter seul sur un petit strapontin qu'on dirige du pied, de la main, ou du bout d'un bâton. Quelques intrépides se lancent la tête en bas, couchés sur le ventre, ou dans toute autre position hasardeuse à l'œil, mais sans péril réel. Les Russes sont très-adroits à ce jeu éminemment national, et qu'ils pratiquent dès l'enfance ; ils y trouvent le plaisir de l'extrême rapidité dans un froid vif ; un sentiment tout à fait septentrional, dont l'étranger des régions plus chaudes a peine d'abord à se rendre compte, et qu'il arrive bientôt à comprendre.

Souvent, au sortir d'un spectacle ou d'une soirée, quand la neige brille comme du marbre pilé, que la lune resplendit claire et glaciale, ou qu'en l'absence de la lune, les étoiles ont cette vivacité de scintillation que produit la gelée, au lieu de penser à rentrer au logis lumineux, confortable et tiède, une société de jeunes gens et de jeunes femmes, bien enveloppés de leurs fourrures, font la partie d'aller souper aux îles : on

monte dans une troïka, et le rapide équipage, avec ses trois chevaux en éventail, part au milieu d'un tintement de grelots soulevant une poussière argentée. On réveille l'auberge endormie, les lumières s'allument, le somovar chauffe, le vin de Champagne de la veuve Clicquot se frappe, les assiettes de caviar, de jambon, de filets de hareng, les chauds-froids de gelinottes, les petits gâteaux s'arrangent sur la table. On becquète un morceau, on trempe sa lèvre aux verres multiples, on rit, on bavarde, on fume, et pour dessert on se fait rouler du haut des montagnes de glace qu'éclaircit des moujiks tenant des falots ; puis l'on revient à la ville vers les deux ou trois heures du matin, savourant au milieu d'un tourbillon de rapidité, dans l'air vif, cru et sain de la nuit, la volupté du froid.

Que Méry, qui ne souffre pas qu'on dise « une belle gelée, » prétendant que la gelée est toujours laide, claque des dents et mette un manteau de plus en lisant cet article hérissé de frimas ! Oui, le froid est une volupté, une fraîche ivresse, un vertige de blancheur que nous, le frileux par excellence, nous commençons à goûter comme un homme du Nord.

Si l'onglée n'a pas fait tomber des doigts du

lecteur cette glaciale description de l'hiver russe et qu'il ait le courage d'affronter encore, en notre compagnie, les rigueurs du thermomètre, qu'il vienne avec nous, après avoir pris un bon verre de thé bien chaud, faire un tour sur la Néva, et rendre visite au campement des Samoïèdes qui sont venus s'installer au beau milieu du fleuve comme dans le seul endroit de Saint-Pétersbourg assez frais pour eux. Ces êtres polaires sont comme les ours blancs. Une température de 12 à 15 degrés de froid leur paraît tout à fait printanière et les fait haleter de chaleur. Leurs migrations ne sont pas régulières et obéissent à des raisons ou à des caprices inconnus. Il y avait plusieurs années déjà qu'ils n'avaient fait acte de présence, et c'est une chance de notre voyage qu'ils soient arrivés pendant notre séjour dans la ville des tzars.

Nous descendrons à la Néva par la rampe de l'Amirauté, dans la neige piétinée et glissante, non sans avoir jeté un regard au Pierre le Grand de Falconnet, que les frimas ont coiffé d'une perruque blanche, et dont le cheval de bronze doit être ferré à glace pour se tenir en équilibre sur le bloc en granit de Finlande qui lui sert de socle.
— Les curieux attroupés autour de la butte des

Samoïèdes forment un cercle noir sur la blancheur de la Néva couverte de neige. Nous nous glissons entre un moujik en touloupe et un militaire en capote grise et, par-dessus l'épaule d'une femme, nous regardons la tente de peaux tendue par des piquets enfoncés dans la glace et pareille à un grand cornet de papier placé la pointe en l'air. Une ouverture basse et par où l'on ne saurait entrer qu'en marchant à quatre pattes laisse vaguement entrevoir dans l'ombre des paquets de pelleteries qui risquent d'être des hommes ou des femmes, nous ne savons trop lequel... Dehors, quelques peaux sont suspendues à des cordes, des patins à neige jonchent la glace, et un Samoïède debout près d'un traîneau semble se prêter complaisamment aux investigations ethnographiques de la foule. Il est vêtu d'un sac de peau, le poil en dedans, auquel s'adapte un capuchon découpant la place du masque comme ces bonnets tricotés qu'on appelle *passes-montagnes*, ou comme un heaume sans visière. De gros gants n'ayant que le pouce séparé et recouvrant les manches de façon à ne laisser aucun passage à l'air, d'épaisses bottes de feutre blanc serrées par des courroies, complètent ce costume peu élégant, sans doute, mais hermétiquement fermé au

froid, et d'ailleurs ne manquant pas de caractère; la couleur est celle du cuir même, mégissé et assoupli par des procédés primitifs. — Le visage qu'encadre ce capuchon, tanné, rougi par l'air, a des pommettes saillantes, un nez écrasé, une bouche large, des yeux gris d'acier à cils blonds, mais sans laideur et avec une expression triste, intelligente et douce.

L'industrie de ces Samoïèdes consiste à faire payer quelques kopeks une course sur la Néva dans leurs traîneaux attelés de deux rennes. Ces traîneaux, d'une légèreté excessive, n'ont qu'un strapontin garni d'un lambeau de fourrure, où s'assoit le voyageur. Le Samoïède, placé de côté et debout sur l'un des patins de bois, conduit au moyen d'une gaule dont il touche le renne qui ralentit son allure, ou auquel il veut faire changer de direction. Chaque attelage se compose de trois rennes de front ou de quatre en deux couples. Cela semble insolite et bizarre de voir ces bêtes si mignonnes et si frêles d'aspect, avec leurs fines jambes et leurs ramures de cerf, courir docilement et trainer des fardeaux. Les rennes vont très-vite, ou plutôt semblent aller très-vite, car leurs mouvements sont d'une promptitude et d'une prestesse extrêmes; mais ils sont petits, et

nous pensons qu'un trotteur de la race Orloff les distancerait sans peine, surtout si la course se prolongeait. Rien du reste n'est plus gracieux que ces légers attelages décrivant de grands cercles sur la Néva, évoluant et revenant à leur point de départ, ayant à peine rayé la surface du fleuve. Les connaisseurs disaient que les rennes ne jouissaient pas de tous leurs moyens, parce qu'il faisait trop chaud pour eux (huit ou dix degrés au-dessous de zéro). En effet, l'une des pauvres bêtes qu'on avait dételée paraissait suffoquée, et pour la ranimer on amoncelait de la neige sur elle.

Ces traîneaux et ces rennes emportaient notre imagination vers leur glaciale patrie avec un fantasque désir nostalgique. Nous dont la vie s'est passée à chercher le soleil, nous nous sentions pris d'un bizarre amour du froid. Le vertige du Nord exerçait sa magique influence sur nous, et si un travail important ne nous eût retenu à Saint-Pétersbourg, nous nous serions en allé avec les Samoïèdes. Quel plaisir c'eût été de voler à toute vitesse en remontant vers le pôle couronné d'aurores boréales, d'abord par les bois de sapins chargés de givre, puis par les bois de bouleaux à moitié ensevelis, puis par l'immensité immaculée et blanche, sur la neige étincelante, sol étrange

qui ferait croire, par sa teinte d'argent, à un voyage dans la lune, à travers un air vif, coupant, glacial comme l'acier, où rien ne se corrompt, pas même la mort ! Nous aurions aimé vivre quelques jours sous cette tente vernie par la gelée, à demi enfoui dans la neige que les rennes grattent du pied pour trouver quelque mousse courte et rare. Heureusement les Samoïèdes partirent un beau matin, et en nous rendant à la Néva pour les revoir, nous ne trouvâmes plus que le cercle grisâtre marquant la place de leur hutte. Avec eux disparut notre obsession.

Puisque nous sommes sur la Néva, disons l'aspect singulier que lui donnent les blocs de glace taillés dans l'épaisse croûte gelée qui la revêt, et jetés çà et là comme des quartiers de pierre en attendant qu'on les vienne prendre. Cela ressemble à une carrière de cristal ou de diamant en exploitation. Ces cubes transparents, selon que le jour les traverse, prennent des teintes prismatiques étranges et revêtent toutes les couleurs du spectre solaire; dans certains endroits où ils sont entassés on croirait à l'écroulement d'un palais de fée, surtout le soir quand le soleil se couche au bord d'un ciel d'or vert que rayent à l'horizon des bandes de carmin; ce sont des effets qui éton-

nent l'œil et que la peinture n'ose rendre, de peur d'être taxée d'in vraisemblance ou de mensonge. Figurez-vous une longue vallée de neige formée par le lit du fleuve, avec des clairs roses, des ombres bleues, parsemée d'énormes diamants jetant des feux comme des girandoles, et aboutissant à une ligne ponceau. Pour repoussoir au premier plan quelque bateau enchâssé dans la glace, quelque promeneur ou quelque traîneau traversant d'un quai à l'autre.

Quand la nuit est tombée, si vous vous retournez du côté de la forteresse, vous voyez s'allumer en travers du fleuve deux lignes parallèles d'étoiles : c'est le gaz des lampadaires piqués dans la glace à la hauteur du pont de bateaux de Troïzky, qu'on retire l'hiver, car la Néva, dès qu'elle est prise, devient pour Saint-Pétersbourg une seconde Perspective Nevsky; elle est comme l'artère principale de la ville. Nous autres gens des régions tempérées, chez qui, par les saisons les plus rigoureuses les rivières charrient à peine, il nous est difficile de ne pas sentir une légère appréhension lorsque nous traversons en voiture ou en traîneau un fleuve immense dont les eaux profondes roulent silencieuses sous un plancher de cristal qui pourrait se briser et se refermer sur vous comme une

trappe anglaise. Mais bientôt l'air parfaitement tranquille des Russes vous rassure; il faudrait d'ailleurs des poids énormes pour faire céder cette couche de glace épaisse de deux ou trois pieds, et la neige qui la recouvre lui prête l'apparence d'une plaine. Rien ne distingue le fleuve de la terre ferme, si ce n'est çà et là, le long des quais, pareils à des murs, quelques bateaux qui hivernent surpris par les froids.

La Néva est une puissance à Saint-Pétersbourg; on lui rend des honneurs et l'on bénit ses eaux en grande pompe. Cette cérémonie, que l'on appelle le Baptême de la Néva, a lieu le 6 janvier russe; nous y avons assisté d'une fenêtre du palais d'Hiver, dont une gracieuse protection nous avait permis l'accès. Quoiqu'il fit ce jour-là un temps très-doux pour la saison qui est ordinairement celle des grands froids, il eût été pénible pour nous, encore peu acclimaté, de rester une heure ou deux, tête nue, sur ce quai glacial où souffle toujours une bise aigre. Les vastes salles du palais étaient remplies d'une affluence d'élite: les hauts dignitaires, les ministres, le corps diplomatique, les généraux tout brodés d'or, tout étoilés de décorations allaient et venaient entre les haies de soldats en grand uniforme, attendant que la céré-

monie commençât. L'on célébra d'abord le service divin dans la chapelle du palais. Caché au fond d'une tribune, nous suivions avec un intérêt respectueux les rites de ce culte nouveau pour nous et empreints de la majesté mystérieuse de l'Orient. De temps à autre, aux moments prescrits, le prêtre, vieillard vénérable à longue barbe et à longs cheveux, mitré comme un mage, vêtu d'une dalmatique roide d'argent et d'or, soutenu par deux acolytes, sortait du sanctuaire dont les portes s'ouvraient, et récitait les formules sacrées d'une voix sénile mais encore bien accentuée. Pendant qu'il chantait sa psalmodie, on entrevoyait dans le sanctuaire, à travers les scintillations de l'or et des cierges, l'Empereur avec la Famille impériale; puis les portes se refermaient et l'office se continuait derrière le voile étincelant de l'iconastase.

Les chanteurs de la chapelle, en grand habit de velours nacarat galonné d'or, accompagnaient et soutenaient, avec cette merveilleuse précision des chœurs russes, les Hymnes, où doit se retrouver plus d'un vieux thème de la musique perdue des Grecs.

Après la messe, le cortège se mit en marche et défila à travers les salles du palais pour procéder

au baptême ou plutôt à la bénédiction de la Néva; l'Empereur, les Grands-Ducs, en uniformes, le clergé avec ses chapes de brocart d'or et d'argent, ses beaux costumes sacerdotaux de coupe byzantine, la foule diaprée des généraux et des grands officiers traversant cette masse compacte de troupes alignées dans les salles, formaient un spectacle aussi magnifique qu'imposant.

Sur la Néva, en face du palais d'Hiver, tout près du quai, auquel une rampe couverte de tapis le rejoignait, on avait élevé un pavillon ou plutôt une chapelle avec de légères colonnes soutenant une coupole de treillis, peints en vert et d'où pendait un Saint-Esprit entouré de rayons.

Au milieu de la plateforme, sous le dôme, s'ouvrait la bouche d'un puits entouré d'une balustrade et communiquant avec l'eau de la Néva, dont on avait brisé la glace à cet endroit. Une ligne de soldats largement espacés maintenaient l'espace libre sur le fleuve à une assez grande distance autour de la chapelle; ils restaient la tête nue, leur casque posé à côté d'eux, les pieds dans la neige, si parfaitement immobiles qu'on eût pu les prendre pour des poteaux indicateurs.

Sous les fenêtres mêmes du palais piaffaient, contenus par leurs cavaliers, les chevaux des Cir-

cassiens, des Lesghines, des Tcherkesses et des Kosaks, qui composent l'escorte de l'empereur : c'est une sensation étrange de voir, en pleine civilisation, ailleurs qu'à l'Hippodrome ou à l'Opéra, des guerriers pareils à ceux du moyen âge, avec le casque et la cotte de mailles, armés d'arcs et de flèches ou vêtus à l'orientale, ayant pour selle des tapis de Perse, pour sabre un damas courbe historié de versets du koran, et tout prêts à figurer dans la cavalcade d'un émir ou d'un kalife.

Quelles physionomies martiales et fières, quelle sauvage pureté de type, quels corps minces, souples et nerveux, quelle élégance de maintien sous ces costumes, si caractéristiques de coupe, si heureux de couleur, si bien calculés pour faire valoir la beauté humaine! Il est singulier vraiment que les peuples dits *barbares* sachent seuls se vêtir. Les civilisés ont tout à fait perdu le sens du costume.

Le cortège sortit du palais, et de notre fenêtre, à travers la double vitre, nous vîmes l'Empereur, les Grands-Ducs, les prêtres entrer dans le pavillon, qui fut bientôt plein à ne saisir qu'avec peine les gestes des officiants sur l'orifice du puits. Les canons rangés de l'autre côté du fleuve, sur le

quai de la Bourse, tirèrent successivement à l'instant suprême. Une grosse boule de fumée bleuâtre, traversée d'un éclair, crevait entre le tapis de neige du fleuve et le ciel, d'un gris-blanc; puis la détonation faisait trembler les carreaux des fenêtres. Les coups se suivaient avec une régularité parfaite, s'appuyant l'un l'autre. Le canon a quelque chose de terrible, de solennel et en même temps de joyeux comme tout ce qui est fort; sa voix, qui rugit dans les batailles, se mêle également bien aux fêtes: il y ajoute cet élément de joie inconnu des anciens, qui n'avaient ni cloches ni artillerie... le bruit! lui seul peut parler dans les grandes multitudes et se faire entendre au milieu des immensités.

La cérémonie était terminée; les troupes défilèrent, et les curieux se retirèrent paisiblement, sans embarras, sans tumulte, selon l'habitude de la foule russe, la plus tranquille de toutes les foules.

IX

COURSES SUR LA NÉVA

— Eh quoi! n'allons-nous pas bientôt rentrer à la maison?— En vérité, c'est conscience de nous tenir si longtemps dehors par un temps semblable! Avez-vous juré de nous faire geler le nez et les oreilles? — Nous vous avons promis « un hiver en Russie » et nous vous le tenons; — d'ailleurs le thermomètre ne marque guère plus de sept ou huit degrés de froid aujourd'hui, une température presque printanière, et les Samoïèdes qui campaient sur le fleuve glacé ont été obligés de partir, parce qu'il faisait trop chaud. — N'ayez donc aucune inquiétude et suivez-nous bravement. Les chevaux de la troïka piaffent à la porte et s'impatientent.

— Il y a aujourd'hui course sur la Néva, ne négligeons pas cette occasion de faire connaissance avec le sport septentrional, qui a ses élégances,